



SciencesPo.

CERI
CNRS

« Campagnards » contre nouvelle Sodome : éléments de sociologie des milicien(n)es de la Lal Masjid

Amélie Blom*

« *Vive Ghazi le martyr!* »¹ peut-on lire sur les murs délabrés d'une banque à quelques pas de la Mosquée rouge (*Lal Masjid*) d'Islamabad, plus ancienne mosquée sous contrôle gouvernemental de la ville, un an après que celle-ci eut été l'épicentre d'un mouvement contestataire sans précédent dans l'histoire du Pakistan. De janvier à juillet 2007, le gouvernement militaro-civil du président Musharraf (1999-2008) s'est retrouvé confronté, tout comme dans les aires tribales depuis 2004, au pire des scénarios : mater une rébellion armée, menée par des militants islamistes – d'anciens protégés – mais cette fois-ci en zone urbaine, au cœur même de la capitale pakistanaise, à quelques minutes du secrétariat du Premier ministre et du quartier général de l'Inter-Services Intelligence (ISI).

¹ Au moment de l'opération militaire de juillet 2007, la Mosquée rouge était dirigée par deux frères, Maulana Abdul Aziz et Abdul Rashid « Ghazi » (« le victorieux », titre que lui valut sa participation au « *jihad* » afghan à la fin des années 1980). A la mort de leur père, Maulana Muhammad Abdullah, assassiné dans l'enceinte de cette mosquée en 1998, ils avaient hérité de la direction du complexe (incluant également une *madrassa* pour femmes, la Jamia Hafsa) ainsi que de celle de la plus importante *madrassa* pour hommes de la ville, la Jamia Fareedia (2 000 étudiants, dont un grand nombre est venu prêter main forte aux frères rebelles). Abdul Rashid a trouvé la mort dans l'attaque de l'armée, tandis que son frère était capturé (il a été récemment relâché).

Cette crise, qui a conduit à une escalade dans le conflit entre l'Etat pakistanais et les insurgés islamistes, a souvent été interprétée comme un symptôme de la « talibanisation » qui sévirait depuis quelques années au Pakistan. Pourtant, le mouvement social qui a abouti à la crise de juillet 2007 ne se laisse pas réduire à sa dimension religieuse, comme le souligne du reste le rôle très important que les femmes ont joué dans son déclenchement². Il articulait aussi une contestation sociale, opposant des étudiant(e)s de *madrassa* ayant récemment migré des zones rurales voisines à un univers urbain perçu comme corrompu.

LA BASE ETHNIQUE DU MOUVEMENT

Les médias anglophones et libéraux³ furent prompts à qualifier les fidèles des frères Abdul de « brigade », en faisant ainsi un groupe homogène alors que ceux-ci rassemblaient des personnes très diverses : jeunes enfants non-pensionnaires, étudiant(e)s en religion dévoué(e)s corps et âmes à la famille Abdullah, militants de l'organisation jihadiste Harkat-ul Mujahidin, orphelin(e)s et veuves de jihadistes, jeunes en détresse ou encore déclassé(e)s en fuite, comme cette jeune femme et son mari qui, mariés contre l'avis de leurs parents et incapables d'honorer une dette financière auprès d'un patron, avaient trouvé refuge auprès de la Lal Masjid⁴.

En dépit de cette pluralité de parcours, la base socio-ethnique des militant(e)s du mouvement de la Lal Masjid était relativement homogène. A la *madrassa* Fareedia, par exemple, 80% des étudiants étaient originaires de la NWFP, en particulier des districts de

² Les étudiantes de la Jamia Hafsa ont été les premières à défier le gouvernement, en occupant une bibliothèque publique adjacente, après que les autorités municipales ont détruit une mosquée proche présentée comme un risque sécuritaire dans le cadre de la « guerre contre la terreur ». La crainte de voir leur *madrassa*, construite illégalement, subir un tel sort a été le déclencheur du mouvement.

³ Dans le contexte pakistanais, ce terme s'oppose aux « conservateurs » et fait référence à une idéologie de tendance laïque et « de gauche », très répandue dans l'intelligentsia anglophone et cosmopolite.

⁴ Ils ont, tous deux, été tués lors de l'opération. Entretien avec le père de la jeune femme (août 2007, Lahore), alors sans nouvelle de sa fille depuis plus d'un an.

Kohat, Swabi (district surpeuplé et zone traditionnelle de migration située à côté du grand réservoir de Tarbela) et de la région Hazara, du Kohistan (zone montagneuse particulièrement pauvre), de Mansehra et d'Abbottabad⁵. Ce séminaire accueillait aussi de nombreux étudiants originaires des zones tribales (Federally Administered Tribal Areas – FATA). Les données manquent concernant la Jamia Hafsa⁶ pour femmes mais l'on peut conjecturer un profil similaire.

L'origine géographique des étudiant(e)s des *madrassa* de la Lal Masjid n'a rien de très original au regard de la nature des flux migratoires économiques vers Islamabad. Les migrants saisonniers, et souvent les journaliers, sont, en effet, eux aussi originaires des villages de la North West Frontier Province (NWFP) et des Federally Administered Tribal Areas (FATA) (ces migrants représentent 10% de la population d'Islamabad) ainsi que des villes voisines du Pendjab et d'Azad Kashmir. Ils sont très nombreux à travailler dans le secteur des services (comme chauffeurs de taxis, employés de maison, etc.), du bâtiment, des transports mais aussi dans le petit commerce. L'écrasante majorité des « locaux », ceux qui habitent la ville même, est composée de fonctionnaires gouvernementaux, de professions libérales et d'expatriés travaillant dans les multiples postes diplomatiques, les ONG et les représentations locales d'organisations internationales qu'abrite Islamabad. Les jeunes de la Lal Masjid appartiennent donc aux mêmes catégories sociales que ces migrants et avaient, bien souvent, un père, un frère ou un cousin employé saisonnier en ville. Les *madrassa* « illégales », vilipendées par les autorités municipales sont, précisément, des lieux d'accueil pour ces jeunes immigrés des villes et des campagnes voisines. Outre l'affinité ethnique et linguistique, la prépondérance de l'islam deobandi⁷ dans la NWFP et les FATA explique que les jeunes Pachtounes établis dans la capitale choisissent les *madrassa* de cette école de pensée.

⁵ Muhammad Asif Khan, *Pakistani Madaris and Change. Survival Strategies and Political Challenges*, mémoire de DEA, EHESS, juin 2006, p. 53.

⁶ La Jamia Hafsa, fondée en 1992, est la *madrassa* de jeunes filles située dans le complexe de la Lal Masjid. Au moment de l'assaut des forces de sécurité, elle accueillait 3 500 étudiantes, dont environ la moitié de pensionnaires.

⁷ L'islam deobandi est un courant réformé du sunnisme hanafite apparu en Inde dans la seconde moitié du XIX^e siècle autour de l'université de Deoband.

LA REVANCHE DES « PAINDOO »

Si l'ethnicité est un élément notable du mouvement de la Lal Masjid, sa principale originalité se situe pourtant ailleurs : dans son articulation à la question migratoire, opposant les citadins aux étrangers (*ajnabi*), et dans ce cas précis, aux « *paindoo* »⁸, ainsi que sont péjorativement qualifiés les campagnards fraîchement arrivés en ville et en mal d'intégration. La localisation du mouvement a en effet son importance. Islamabad est, au Pakistan, une ville tout à fait singulière. Créée de toute pièce pour devenir la capitale du pays au milieu des années 1960, elle est un cas exemplaire de *nation-building* au modernisme désincarné, indifférent aux réalités sociales⁹. Le plan de la ville répond aux objectifs formulés par le général Ayub Khan (1958-69) : contrôle autoritaire sur la société, domination de l'Etat dans l'économie locale et promotion d'un sentiment nationaliste. Ses habitants se sont ainsi trouvés stratifiés d'un point de vue socio-spatial, les logements ayant été alloués d'Est en Ouest par ordre hiérarchique décroissant (dans le cas des fonctionnaires) ou en fonction des revenus. Par conséquent, une distinction très nette s'est instaurée avec le temps entre les lieux modernes et occidentalisés, fréquentés par l'élite et les étrangers, et les quartiers plus modestes, également plus conservateurs, où vivent les petits fonctionnaires à l'instar de celui où est établi la Lal Masjid. Fondée dès l'origine de la ville, la mosquée est située très exactement à la charnière entre G-6/1, quartier ou bloc réservés aux petits fonctionnaires, et G-6/4 qui abrite de multiples institutions publiques et les départements du gouvernement où ces derniers travaillent (cf. carte en annexe).

⁸ Mot insultant qui signifie « bouseux » ou « péquenaud » en pendjabi.

⁹ Cette planification urbaine est l'œuvre d'un célèbre cabinet d'architectes grec, Doxiadis. Sur l'histoire de la ville, cf. Frank C. Spaulding, « Ayub Khan, Constantin Doxiadis, and Islamabad: Biography as Modernity in a Planned Urban Space », in Charles Kennedy et al. (eds), *Pakistan at the Millenium*, Karachi, Oxford University Press, 2003, pp. 351-376.

Cet aspect de la topographie d'Islamabad est, ainsi que le souligne Frank Spaulding, remarquablement similaire à la chaîne de commandement dans l'armée (chaque unité de voisinage devant être autosuffisante). Mais une ville n'est pas une garnison, au grand dam des dictateurs militaires pakistanais, et sur le temps long, des phénomènes imprévus sont venus perturber cet agencement. Tout d'abord, une très forte pression démographique : Islamabad connaît ainsi la croissance la plus élevée du pays (5,75% alors que la moyenne nationale des villes de plus de 500 000 habitants se situe à 3,5% environ)¹⁰. La population a triplé entre 1972 et 1998, passant de 237 000 à 805 000 habitants (elle a, dans le même temps, doublé au niveau national), une hausse à laquelle la ville, à cause de la rigidité de sa planification, n'a pu s'adapter. Deuxième élément, l'apparition d'une classe moyenne travaillant principalement dans les services et les ONGs, adoptant les comportements associés à la modernité (maîtrise de l'anglais ; présence de femmes non voilées, voire portant des pantalons, et conduisant des voitures ; organisation de soirées dansantes où l'alcool coule à flots...), conjointe à celle de poches d'extrême pauvreté, les *katchi abadi* (bidonvilles) au cœur même des quartiers huppés. Enfin, l'afflux de migrants saisonniers, la prolifération des mosquées et *madrassa* « sauvages » ou l'extension incontrôlée des *madrassa* officiellement reconnues (comme celles de la Lal Masjid) près des quartiers aisés, n'avaient pas été anticipés. En conséquence, avec les années, le quartier de la Lal Masjid est devenu une enclave relativement traditionnelle dans un paysage urbain largement occidentalisé.

Islamabad étant une ville de taille modeste, ces groupes aux modes de vie, styles vestimentaires et visions du monde très différents se sont retrouvés dans une très grande proximité rendant l'interaction inévitable (contrairement à Lahore ou Karachi, par exemple, où la séparation entre l'élite occidentalisée et la petite classe moyenne conservatrice est géographiquement plus marquée). Si l'élite évite soigneusement le quartier commerçant qui s'est développé autour de la Lal Masjid pour répondre aux besoins des petits fonctionnaires – marché de fruits et légumes en gros, bazars d'Aabpara et de Melody Market où l'on trouve

¹⁰ Il faut toutefois souligner qu'Islamabad est l'une des rares agglomérations où les flux migratoires irréguliers sont dûment comptabilisés.

étoffes, fruits secs et CDs bon marchés par exemple –, lui préférant les marchés « dubaïsés » du centre et du nord de la ville, ce n'est pas le cas de la nouvelle classe moyenne. Les cafés chics que fréquente celle-ci sont, du reste, à quelques rues de la Lal Masjid.

A la lumière de ce qui précède, le déplacement de la *Jamia Fareedia*, initialement située dans l'enceinte de la Lal Masjid et relocalisée dans les années 1980 à la périphérie d'Islamabad (au pied des Margalla Hills), dans un quartier entouré d'un petit bois qui l'isole en quelque sorte du monde profane, a certainement eu son importance. Les étudiants vivent en effet en retrait de la ville (tout en étant évidemment au fait de ce qui s'y passe), ce qui explique que la mosquée et la *madrasa* aient été, contrairement à la rue, les lieux privilégiés de leur mobilisation collective. Alors que les *madrasa* sont traditionnellement des centres de savoir ouverts sur le monde séculier, où les habitants du voisinage (*mohalla*) se rendent régulièrement pour demander des conseils sur des affaires de la vie quotidienne (fonction maintenue de façon très claire dans de nombreuses *madrasa* de quartier à Lahore, par exemple), celles que dirigeaient les frères Abdul étaient des espaces clos.

Cet isolement, associé au profil sociologique des pensionnaires et aux évolutions de la ville, a très certainement conduit les militants de la *Lal Masjid* à voir en Islamabad (littéralement « le lieu de l'Islam ») un lieu de perversion et de corruption des mœurs. Rappelons qu'avant de transformer la Mosquée rouge en un camp retranché, ses militants, qui menaçaient quotidiennement les vendeurs de CDs du marché voisin, y ont séquestré des femmes accusées de prostitution et d'autres travaillant dans des salons de beauté, établi des tribunaux islamiques pour juger des affaires d'incestes et de viols (selon les dires de Abdul Rashid « Ghazi »). Cette nouvelle Sodome les effraie d'autant plus qu'ils n'en comprennent ni n'en maîtrisent les codes. Ce décalage de perception a été attesté à de nombreuses reprises au cours de la mobilisation de la Lal Masjid. Il est évident, par exemple, que les militants, marqués par leur univers rural et la banalisation des armes à feu dans les FATA (et la NWFP d'une façon générale), ont sous-estimé le sentiment d'anarchie et la crainte

qu'éprouveraient les fonctionnaires du quartier à la vue de femmes en *burqa*, armées de bâtons, et de jeunes en vestes de camouflage brandissant leur kalachnikov. De même, la reconfiguration de la frontière entre l'espace religieux, l'espace public et l'espace privé qu'ils imposèrent en allant enlever des femmes accusées de prostitution chez elles pour les amener de force à la mosquée les a privés du soutien de la population. La prostitution a beau être une activité socialement condamnée et les slogans de la corruption policière et de l'Etat défaillant fort populaires, les militants ont outrepassé une limite infranchissable : celle séparant l'espace public de l'espace, protégé et privé, du foyer.

Amélie Blom est politiste, chargée de cours en sociologie politique à la Lahore University of Management Sciences (LUMS), co-éditrice de la revue électronique *South Asia Multidisciplinary Academic Journal* (www.samaj.revues.org). Elle a notamment coédité *The Enigma of Islamist Violence*, Londres, Hurst, 2007.

Annexe : Carte d'Islamabad

